

à l'exercice du grotesque pour saisir une autre dimension de la réalité. Notre dramaturge aime contraster ces deux registres et il faut se garder de lui en faire grief.

Cette édition du *Théâtre complet* de Scarron sera saluée chaleureusement par les historiens du théâtre. Elle rend accessibles des matériaux réservés jusqu'à présent aux seuls historiens spécialisés de cette époque de la scène française et elle encouragera sans doute à réévaluer le dramaturge Scarron ainsi qu'à approfondir l'étude de la dramaturgie de la première moitié du XVII^e siècle.

Volker Kapp

Alexandra Torero-Ibad : *Libertinage, science et philosophie dans le matérialisme de Cyrano de Bergerac*, préface de Francine Markovits. Paris : Champion, 2009 (Libre pensée et littérature clandestine). 664 p.

Dans la lignée des travaux pionniers de Madeleine Alcover² et de Jean-Charles Darmon³, cet imposant ouvrage se penche sur la place et l'aspect de la philosophie dans l'œuvre de Cyrano ; le matérialisme, fil d'Ariane de l'étude, est pertinemment posé comme trait dominant dans la diversité dogmatique de l'œuvre.

Toutefois, le titre de ce travail soulève d'emblée plusieurs interrogations. La catégorie du libertinage est considérée comme acquise, alors même qu'elle est éminemment problématique : l'appartenance de Cyrano au cercle des libertins érudits est certes défendue par René Pintard⁴, mais elle mérite d'être confrontée à l'hypothèse d'un auteur en marge de tout cercle littéraire. Le mot *libertin*, que l'on trouve notamment chez La Mothe Le Vayer, est absent de l'œuvre de

² Voir, notamment, *La Pensée philosophique et scientifique de Cyrano de Bergerac* (Paris/Genève : Droz, 1970), ainsi que les nombreuses notes de son édition *Les États et Empires de la Lune et du Soleil avec le Fragment de physique* (Paris : Champion, 2000).

³ Principalement « Cyrano de Bergerac et les images de la Nature », dans *L'Idée de nature au début du XVII^e siècle, Littératures classiques*, n°17, 1992, pp. 153-175 ; « L'épicurisme et les fables du monde : remarques sur Gassendi et Cyrano », dans *La Notion de 'monde' au XVII^e siècle, Littératures classiques*, n° 21, 1994, pp. 87-125 ; « L'imagination de l'espace entre argumentation philosophique et fiction. De Gassendi à Cyrano », *Espaces classiques. Études littéraires. Théories, analyses et débats*, vol. 34, n° 1-2, hiver 2002, pp. 217-240, et *Le songe libertin. Cyrano de Bergerac d'un monde à l'autre* (Paris : Klincksieck, 2004).

⁴ *Le Libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle* (Paris, Boivin 1943).

Cyrano, qui ne se réclame pas de cette construction apologétique⁵. Se pose alors la question de la *conscience* d'une quelconque appartenance à un groupe littéraire. Par ailleurs, dans sa thèse récemment publiée⁶, Isabelle Moreau propose un vaste panorama des réseaux sémantiques du mot *libertin* : on peut ainsi s'étonner qu'A. Torero-Ibad emploie indifféremment « libertinage » dans le titre de son étude et « libertinisme » dans le résumé qu'elle en propose en quatrième de couverture ; le choix d'un tel axe d'étude aurait exigé d'en préciser les contours définitionnels, et d'en montrer la nécessité pour une approche de l'œuvre de Cyrano. L'introduction évoque une acception en termes de « caractère subversif, tant sur le plan intellectuel que moral » et d'« impiété » – cette dernière caractéristique étant, me semble-t-il, sujette à caution.

L'ensemble de l'ouvrage, organisé autour de quatre axes principaux, est clair et cohérent. Le souci de didactisme, parfois excessif, permet d'explorer les différentes facettes de la présence matérialiste dans l'œuvre. A. Torero-Ibad maîtrise parfaitement l'arrière-plan philosophique qui fut celui de Cyrano : Épicure et Lucrèce dialoguent ainsi avec Descartes, ou encore Gassendi. Le texte cyranien est prudemment analysé à la lumière de ces traités fondateurs. De nombreuses analyses sont certes inspirées de l'importante bibliographie cyranienne, mais le choix exclusif du prisme matérialiste donne à ce travail son originalité.

Plusieurs éléments sont cependant discutables dans l'ensemble de cette étude parfois répétitive. L'auteur revient sur de nombreux points déjà longuement développés par la critique, sans apporter d'éclairage nouveau ; les extraits cités sont souvent commentés dans des développements paraphrastiques, faisant ainsi écho aux passages exclusivement descriptifs de l'étude.

L'horizon d'attente philosophique de cette thèse est incontestablement atteint, par des mises en perspective le plus souvent probantes. Toutefois, l'auteur ne prend pas assez en compte la dimension proprement littéraire de l'œuvre cyranienne, ce qui, d'une part, engendre une confusion permanente entre narrateur et personnage, et, d'autre part, fait perdre de vue l'intérêt *fictionnel* de la présence philosophique. La science, le matérialisme, et, si l'on y tient, le libertinage, apparaissent en définitive moins comme des thèmes de l'œuvre que comme des représentations discursives. A. Torero-Ibad déplore que les travaux de Jean-Charles Darmon et d'Isabelle Moreau « continuent à subordonner les choix philosophiques à l'entreprise littéraire » : il semble pourtant que ce soit bien là – même pour un travail de philosophie – la seule approche pertinente.

⁵ Voir à ce propos l'ouvrage de L. Godard de Donville, *Le libertin des origines à 1665 : un produit des apologètes* (Tübingen-Paris-Seattle : PFSCS, coll. « Biblio 17 », n° 51, 1989).

⁶ « Guérir du sot ». *Les stratégies d'écriture des libertins à l'âge classique* (Paris, Champion, coll. « Libre pensée et littérature clandestine », 2007).

Par ailleurs, la « cohérence » de la pensée cyranienne, maintes fois évoquée dès l'introduction de l'étude, gagnerait à être envisagée à l'échelle de l'ensemble de l'œuvre. Or, l'auteur accorde une place prépondérante aux deux romans, déjà amplement analysés par la critique : les *Lettres* et le *Fragment de physique*, étudiés séparément, font l'objet d'un chapitre chacun, et ne sont que partiellement convoqués dans le reste de l'étude.

Enfin, la thèse de l'athéisme cyranien, fortement assertée, exige la plus grande prudence : si certains passages de l'œuvre plaident en faveur de cette analyse, d'autres, que l'auteur cite elle-même, instaurent le doute. Peut-être est-il préférable de conclure à une difficile systématisation de l'œuvre de Cyrano, même si, en effet, la récurrence du matérialisme permet de postuler une forme de cohérence.

Dès l'introduction l'auteur instaure un paradoxe qui persiste dans l'ensemble de l'étude, et nuit à la fermeté des conclusions : « loin de mettre en œuvre les thèses d'une seule philosophie existante, les romans cyraniens exposent de façon fragmentée des éléments disparates », mais « Cyrano nous invite à trouver une cohérence ». Une telle analyse relève de la volonté d'attribuer à Cyrano une *intention* de cohérence, qui reste cependant encore à démontrer, comme en convient A. Torero-Ibad elle-même : « la question que l'on doit se poser n'est pas celle de la croyance intime de [Cyrano], mais des effets produits par les textes ». Au terme de l'introduction, l'auteur récuse à la fois l'idée d'un Cyrano sceptique, et celle d'un écrivain qui privilégierait, dans la diversité, une seule et unique thèse. Elle s'oriente plus volontiers vers une approche positive de la multiplicité : « la démarche de Cyrano est à la fois cohérente et pluraliste ». Un obstacle demeure toutefois : il est d'emblée acquis que le monde cyranien se passe de Dieu, mais l'omniprésence de ce dernier dans l'ensemble de l'œuvre invalide partiellement cette thèse.

Dans la première partie, la « position du discours cyranien » est définie en deux étapes successives : l'étude de la « désacralisation » et de la « critique » instaurent une approche par la négative, tandis que la consécration de l'imagination et de l'expérience dans l'œuvre redonnent au projet cyranien une orientation positive. Le premier chapitre, descriptif, rappelle de manière synthétique l'ensemble des positions scientifiques et philosophiques concernant la distinction entre science et religion : Galilée côtoie ainsi Averroès. Cette mise au point est nécessaire pour replacer le discours cyranien dans son contexte de production. Les analyses du deuxième chapitre, consacré à la désacralisation du texte sacré, sont convaincantes sur le corpus choisi, mais l'auteur n'envisage aucune hypothèse pour comprendre les extraits où un déisme possible de Cyrano vient bouleverser l'impression massive d'impiété. En revanche, le chapitre 3, consacré à la critique des principes fondateurs d'Aristote, est tout à fait pertinent : s'il reprend un certain nombre de conclusions déjà établies par la critique, il

confronte toutefois avec précision le texte cyranien et le texte aristotélicien. La place centrale de l'imagination dans l'œuvre est parfaitement démontrée dans le chapitre 4, mais, de nouveau, la pétition de principe qui prive l'œuvre de sa fondamentale dimension fictionnelle au profit d'une approche purement philosophique induit des conclusions surprenantes : « l'admiration provoquée par Cyrano [lors de l'épisode de la transformation du petit peuple] est une invitation à comprendre que ce qui apparaît miraculeux est tout à fait naturel ». Comment lire alors la récurrence obsessionnelle du miraculeux et du merveilleux dans l'œuvre ? Peut-on vraiment considérer qu'ils ne visent, dans leur alliance avec le « rationnel », qu'à « penser la puissance de la matière » ? De la même façon, l'étude du statut de l'expérience dans l'œuvre est tout à fait lumineuse d'un point de vue philosophique, mais souffre d'un manque de perspective fictionnelle et discursive. Il n'est pas certain qu'au début du premier roman « l'expérience [soit] opposée à la recherche de la définition » : la première est au contraire un moyen de parvenir à la seconde. A. Torero-Ibad explique que lors de l'atterrissage du héros au Canada, le personnage et M. de Montmagny « s'appuient sur les mêmes faits » pour parvenir à des conclusions cosmologiques différentes. De nouveau, il faudrait s'intéresser à la mise en discours des positions dogmatiques : si le héros se fonde en effet sur son expérience pour démontrer que l'hypothèse du mouvement de la terre est valide, le vice-roi du Canada, lui, se réfugie derrière le seul argument d'autorité – preuve ultime de l'inefficacité de ce dernier, vestige du dogmatisme aristotélicien, face à la force de conviction de l'expérience. Enfin, ce n'est pas à proprement parler le « hasard » qui est déterminant dans l'expérience, mais, *a posteriori*, la restitution de l'erreur dans la prédiction scientifique : d'où l'impérieuse nécessité de dissocier personnage et narrateur.

La seconde partie, de teneur philosophique et scientifique, s'ouvre elle aussi sur une approche du projet cyranien par la négative, et souligne le « rejet du surnaturel » et le « refus du finalisme » de Cyrano. Le premier chapitre, bien mené, montre que l'éviction du finalisme passe par une critique de l'anthropocentrisme, au profit d'une consécration de l'atomisme et du hasard dans la formation du monde. La pluralité des thèses exposées dans l'ensemble de l'œuvre pose pour le finalisme le même problème que pour l'existence de Dieu : une finalité possible est à plusieurs reprises évoquée par Cyrano. A. Torero-Ibad, à la fin de son étude, conclut elle-même au sujet du Démon de Socrate, mentor du héros : « ce personnage se propose pour sa part de concevoir les hommes comme la fin que se propose la matière à travers ces transformations successives, du minéral au végétal, à l'animal et à l'humain ».

Le second chapitre examine les différents visages du matérialisme dans l'œuvre, à partir de l'hypothèse fondatrice qu'« il n'y a pas construction progressive d'une conception unifiée de la matière et de ses propriétés à

travers le récit, mais convergence d'une pluralité de conceptions de la matière vers une même position matérialiste ». C'est à la lumière de cette proposition, jointe à l'aspiration anti-aristotélicienne de Cyrano, que l'auteur revisite la présence du mécanisme, de l'épicurisme et de l'atomisme dans l'œuvre. Elle souligne aussi les éventuelles entorses aux principes lucrécien, à partir d'une glose des différents discours.

Les chapitres 3 et 4 s'intéressent respectivement aux *Lettres* et au *Fragment de physique*. Les représentations de la nature dans le premier corpus s'organisent selon trois principes. Le premier, qui consisterait à « utiliser des concepts pour en faire un usage non conceptuel » est peu convaincant : il est douteux qu'en usant des termes « distiller » ou « matière », Cyrano mobilise sciemment un vocabulaire spécialisé avec intention de ne retenir qu'un sens second, par ailleurs fort courant. Cette analyse quelque peu extrapolée est la conséquence de l'opiniâtreté avec laquelle A. Torero-Ibad défend l'hypothèse d'une omniprésence matérialiste chez Cyrano. Le second principe consiste, dans les lettres, à « prendre appui sur une thèse pour élaborer une représentation : en ce cas on peut dire que la thèse sert le propos de la lettre et non l'inverse ». Si cette analyse est juste, il faut néanmoins rappeler que les lettres ont la particularité de ne mentionner des éléments scientifiques ou philosophiques que par allusion : ces brèves mentions participent de la poéticité du texte littéraire et n'ont pas nécessairement de portée argumentative. Le troisième principe est incontestable : « la lettre peut se donner pour objet de défendre une position, et c'est alors le rire qui est utilisé pour se moquer de la position adverse ». La raillerie est avant tout, chez Cyrano, un geste discursif.

Prétendre que « dans le traité de physique, le pluralisme n'est pas de mise » revient à négliger son argumentation même, dans la lignée des *Paradoxes* de Gassendi ou du *Dialogue* de Galilée. C'est au contraire parce que deux positions sont mises en regard que l'une s'effondre au profit de l'autre. Ce chapitre, dont l'exposé suit la linéarité du *Fragment*, n'aboutit bien souvent qu'à une simple reformulation. Toutefois, à diverses reprises, l'auteur pousse le texte dans ses retranchements, soulignant ainsi les négligences cyraniennes. De tels passages sont aussi novateurs qu'éclairants : « si le texte propose d'emblée de distinguer ce qui est *en nous* et ce qui est *hors de nous*, l'existence de ce 'nous' est d'emblée posée, sans être mise en doute et il n'est pas estimé que la nature de ce 'nous' doive être définie – âme, corps, ou union d'âme et de corps ». A. Torero-Ibad s'attache ainsi à traquer les flous dans un texte à prétention scientifique. Le contenu du *Fragment* est étudié à la lumière des *Principes* de Descartes plus que de la *Physique* de Rohault, cette dernière confrontation ayant déjà été longuement développée par M. Alcover. L'auteur, après avoir relevé de nombreuses connivences, conclut à un désaccord fondamental. Si pour Descartes, Dieu est la cause première du mouvement, pour Cyrano une telle hypothèse

doit rester cantonnée au domaine de la foi : la physique cyranienne ne repose pas sur la métaphysique.

La troisième partie, consacrée à la « pluralité des mondes » et à l'« appréhension positive de l'infini », s'ouvre sur un chapitre qui présente de manière synthétique les positions géocentrismes et héliocentrismes antérieures et contemporaines de Cyrano : on se souviendra notamment que, si l'Antiquité pouvait penser un monde infini, Copernic concevait quant à lui un monde clos. La présence d'un univers « indéfini » dans l'œuvre cyranienne relève d'une position cartésienne : pour Descartes, seul Dieu peut être infini. Si l'on admet avec A. Torero-Ibad que pour Cyrano le monde peut se passer de Dieu, comment comprendre, dans le sommaire du *Fragment de physique*, l'évocation de « l'ignorance dans laquelle nous sommes des secrets de Dieu », et la certitude que « le monde est indéfini » ? De tels éléments invitent à la prudence, d'autant que l'auteur écrit plus loin : « loin d'opposer l'infini divin à l'indéfini de l'univers, Cyrano les met en parallèle ».

Le second chapitre souligne à nouveau les approximations de Cyrano, qui emploie indifféremment le terme de *monde* pour les « globes habités » et pour l'« univers infini ». A. Torero-Ibad montre par ailleurs que la suppression de la majuscule aux signifiants *Terre* et *Lune* influe sur leurs signifiés, engendrant ainsi la relativité et « facilit[ant] la dynamique du changement de point de vue ». L'argument est convaincant, mais invalidé par la typographie de la première édition, en 1657. Cette partie de l'ouvrage, malheureusement très brève, mériterait d'être approfondie pour approcher de plus près le geste littéraire cyranien dans l'écriture scientifique. Une telle étude aurait constitué une intéressante introduction au troisième chapitre, qui évoque l'intérêt de Cyrano pour ce qui est « potentiellement réalisable », indépendamment de ce qui est matériellement possible, ainsi qu'une argumentation qui, dans toute sa diversité, n'entre jamais « dans la précision des problèmes scientifiques ». La « rentabilité polémique », dont la latence transparaît derrière chaque morceau de bravoure argumentatif, est une dimension essentielle de l'écriture cyranienne.

On trouvera dans le quatrième chapitre d'éclairantes hypothèses : Cyrano partage avec Lucrèce et Descartes la conviction que le monde s'est formé à partir d'une matière en mouvement. Une fois de plus, les profonds désaccords des deux philosophes – notamment sur la question de l'existence du vide – n'empêchent pas leur cohabitation au sein de l'œuvre littéraire. Par ailleurs, le principe d'équivalence des hypothèses est quelque peu gauchi par Cyrano : tel ou tel système n'est ainsi convoqué que « pour expliquer ponctuellement tel ou tel phénomène ». Il s'agit, donc, d'un réagencement à visée fictionnelle.

L'étude s'achève sur l'examen de la matérialité de l'espèce humaine. L'auteur résume les quatre thèses défendues par Cyrano : les êtres vivants ne sont séparés que par une différence de degré ; l'âme humaine est par consé-

quent aussi matérielle que celle des autres êtres ; elle est de la matière qui pense ; l'âme et le corps naissent et meurent conjointement. Cyrano renverse ainsi non seulement les positions aristotéliennes, mais encore les propriétés mêmes du finalisme anthropocentriste : les êtres vivants diffèrent quantitativement – en fonction du nombre d'atomes – mais en aucun cas qualitativement. L'héritage lucrécien subit lui aussi de nombreux infléchissements ; la théorie gassendiste, qui prétend concilier épicurisme et immortalité de l'âme, est mise à mal. Toutefois, A. Torero-Ibad est à nouveau gênée par son hypothèse d'un Dieu absent. L'« ironie » ne va pas de soi lorsque Cyrano s'insurge : « Père écervelé ! Me croyez-vous si stupide de me figurer que le monde soit né comme un champignon ; [...] qu'une matière morte, de telle ou telle façon disposée, ait pu faire raisonner un homme, sentir une bête, végéter un arbre ? ».

Dans le dernier chapitre, l'auteur prête à Cyrano une triple ambition : remettre en question l'idée d'un Dieu juste, relativiser les normes instituées, et engager à « suivre la nature ». La relecture qu'elle propose de la fin du premier roman est assez séduisante : comment Dieu aurait-il pu faire des hommes « naturellement impies » ? De même, l'analyse de l'avatar utopique dans l'œuvre cyranienne est bien menée. En créant des mondes possibles, Cyrano vise moins à la critique de sa propre société qu'à rejeter la « façon dont l'utopie construit une autre société » : nulle recherche de modèle dans cette entreprise. En revanche, on regrettera que l'auteur ne relève pas l'équivoque sémantique dans la célèbre réplique de Séjanus : « qui craint [les dieux] ne craint rien ». L'exercice de la pensée est en effet pour Cyrano « jubilatoire », et c'est dans l'équivoque que se glisse en permanence le doute herméneutique.

La catégorie poreuse et éminemment problématique du « libertinage », source de difficulté dès le début de cette étude, ne se révèle finalement pas essentielle à la conduite du propos ; elle revient pourtant dans la conclusion de manière quelque peu superficielle. Pour comprendre la position de Cyrano, il est plus prudent de privilégier les nombreux cas d'incertitude interprétative, sans chercher à tout prix à systématiser une pensée fuyante.

Il n'en demeure pas moins que ce travail constitue une rigoureuse mise au point sur la place et le rôle de la philosophie matérialiste dans l'œuvre cyranienne. Le pari est audacieux, mais il est un défi à la massive impréhension d'incohérence qui s'impose à la lecture de ce texte déroutant.

Mathilde Levesque